

UNE SOCIABILITÉ EN REPRÉSENTATION : LES FÉLIBRÉJADES

La réunion fondatrice du félibrige fut aussi l'occasion de la première félibréjade, ou félibrée¹. D'après la relation, quelque peu légendaire, qu'en fit cinquante ans après Frédéric Mistral, c'est en effet au cours d'un repas mémorable que fut décidé de fonder une association qui se donnerait pour but de sauvegarder et maintenir la langue et les coutumes provençales et que, les membres de cette association se donnant le nom de félibres, on appellerait félibréjade un « banquet littéraire, une réunion de félibres où l'on dit des vers après boire, une fête poétique qu'on dénomme en français « félibrée² ». Le soin mis à baptiser, en même temps que l'association, les repas au cours desquels elle se réunit, montre l'importance qui leur est attachée.

Si la félibréjade naît en Provence, elle peut se rattacher, en tant que banquet littéraire, à une ancienne tradition décrite par Léon Robin dans sa préface au *Banquet de Platon* : « Par ce mot (banquet), nous entendons un repas en commun, que préside et règle quelque personnage, et où ce qui importe, ce n'est pas précisément le repas, lequel est souvent détestable, mais les discours qui en sont la suite et qui se prononcent au moment où, sur la table,

1. La traduction officielle de « *felibrejado* » est « félibrée », mais « félibréjade » étant également employé, nous utiliserons les deux termes comme synonymes.

2. Article « *Felibrejado* » du *Trésor du Félibrige*.

il n'y a plus que les vins³ ». Le banquet est donc une forme de sociabilité par la commensalité en vue d'une fin particulière, qui ne saurait se réduire à celle du manger et du boire ensemble, et se donne toujours un objectif différent. En ce sens, les félibréjades sont bien des banquets et leur étude est une branche de l'histoire du félibrige, consacrée à la sociabilité félibréenne. Elle peut nous en apprendre beaucoup sur la façon dont cette institution a fonctionné, et contribuer ainsi à une histoire de la sociabilité méridionale⁴, mais elle y contribue d'une autre manière, car les félibres veulent être les représentants de l'authenticité du peuple qu'ils ont le désir d'incarner, et leurs rencontres ne valent donc pas pour eux-mêmes, elles sont aussi un spectacle et un modèle pour la société méridionale toute entière, invitée à en tirer des leçons, non sans avoir auparavant salué comme il se doit ses représentants. On se trouve donc à la fois devant une forme classique de sociabilité, et devant son utilisation, que l'on pourrait qualifier d'idéologique, destinée à soutenir, perpétuer et peut-être inventer une forme de reconnaissance mutuelle à laquelle on donne parfois le nom d'identité⁵. Aussi est-il intéressant d'examiner, à travers quelques moments de l'histoire des félibréjades, ce que ces banquets ont voulu être, et la façon dont ils se sont produits et ont été perçus dans la société provençale de la seconde moitié du XIX^e siècle et du début du XX^e.

Les premières félibréjades.

La vie félibréenne des dix premières années est, comme le dit René Jouveau, très confidentielle, « et fait plus penser à une amitié qu'à une vie de société⁶ ». Les retrouvailles des poètes ne prennent donc pas une forme codifiée, elles se font au gré des rencontres et des possibilités, dans un cadre privé souvent embelli par les relations qui en sont faites ensuite. La célébrité de Mistral et l'audience obtenue après la parution de *Mireille*, ainsi que le succès populaire de l'*Armana*, donnent aux félibres une ampleur et une place importante pour la première fois en 1862, à l'occasion des fêtes d'Apt. Fêtes religieuses, agricoles et littéraires, ces dernières comprennent des jeux floraux qui donnent à Mistral l'occasion de tenir un discours sur la langue

3. Léon ROBIN in PLATON, *Œuvres complètes*, IV,3, *Le Banquet*, Paris, 1929, notice (p. XII-XIII).

4. Les travaux de Maurice AGULHON montrent comment la sociabilité félibréenne peut être replacée dans l'histoire de la sociabilité méridionale. Voir à ce propos *Pénitents et francs maçons*, Paris, 1984, *La République au village*, Paris, 1979, ainsi que « Conscience nationale et conscience régionale en France de 1815 à nos jours » dans *Histoire vagabonde*, tome II, Paris, 1988, p. 144-174.

5. Voir à ce propos Philippe MARTEL, « Le félibrige », dans *Les lieux de mémoire*, sous la direction de Pierre NORA, tome III, Paris, 1992, p. 567-611.

6. René JOUVEAU, *Histoire du félibrige (1854-1876)*, Nîmes, 1984, p.146.

provençale. Car cette fête est aussi, à sa manière, une célébration de la Provence, et réunit, aux yeux de ses promoteurs, l'union du sacré et du populaire. « On était à la fin d'une journée de fête et de plaisir, et on eût compris une certaine animation turbulente, des rires étouffés, des quolibets joyeux. Au lieu de cela, l'attention était presque recueillie, on écoutait la voix du poète avec une émotion contenue, qui éclatait à chaque pause, en acclamations aussitôt réprimées. C'était merveille de voir combien un peuple, artiste au fond de l'âme, à son insu peut-être, s'intéressait à l'hommage solennel rendu à la poésie' ». Ce rapport sur les fêtes aptésiennes exprime l'esprit des futures félibréjades, comme entrée, dans une fête provençale ou méridionale, de ceux qui se veulent les représentants de l'authenticité du pays, et articulent leur propre manifestation à la première dans le but d'être reconnus et de répandre ainsi un peu plus les traditions qu'ils représentent et, en particulier, l'idée de la dignité de la langue.

Il faut cependant attendre 1867, les rencontres avec les Catalans et les fêtes de Saint-Rémy pour que le félibrige soit l'organisateur des manifestations. On insiste encore sur leur caractère privé. « Le 17 septembre, une félibrée en l'honneur des Catalans eut lieu en la gaie bastide du comte de Semenov, au Chêne-Vert, et Roumanille la présida. Ce fut joli et exquis et suave comme dans le banquet célèbre de Platon⁸ ». Forme de sociabilité restreinte dans son recrutement et ses manifestations, la félibrée est le banquet poétique que nous avons défini au début, ici opportunément rattaché à Platon. Mais Platon n'est pas une référence très satisfaisante en matière de tradition provençale, et la félibréjade veut également montrer la vivacité d'un pays et d'une langue. Pour être à la hauteur de ses ambitions, il faut donc qu'elle se situe par rapport aux formes de sociabilité provençales. Elle peut les investir, s'y joindre en les authentifiant, en quelque sorte. Elle peut aussi produire une tradition propre, et se mêler ensuite aux formes déjà existantes. La première solution est à la fois difficile et problématique, car la félibrée risque d'être noyée dans les réjouissances, manquant quelque peu de dignité. Aubanel décrit ainsi, en 1870, une fête comme on en connaîtra peu ensuite, du moins officiellement : « La fête a commencé par la procession avec les félibres, s'est continuée par un banquet colossal qui a duré une demi-journée, et s'est terminée par la danse de la souche (une coutume locale). Le dîner a été superbe et très cordial, très enthousiaste... Il s'est bu je ne sais combien de bouteilles de Châteauneuf, c'est incalculable. Quand nous avons assez embrassé les flacons, nous avons embrassé les filles, toutes les filles! Cela avait un certain air d'enlèvement des Sabines⁹ ». Jouveau conclut avec rai-

7. Fêtes aptésiennes. Rapport de M. Lucas de Montigny, Apt, 1862. Cité dans René JOUVEAU, op. cit., p. 154.

8. Marius ANDRE, *Li Pirineu*, cité dans René JOUVEAU, op. cit., p.237.

9. *Revue félibréenne*, t. IX, p.296, cité dans René JOUVEAU, op. cit., p.254.

son, « voilà au moins une félibréjade où l'on n'a pas du s'ennuyer ». Mais on peut se demander si c'était vraiment une félibréjade, et si la présence des félibres suffisait à lui donner ce caractère, car on ne trouve pas, à ma connaissance, d'autres comptes rendus mettant en avant de cette manière le caractère festif d'une cérémonie provençale. Il y manque la dignité d'une cérémonie et les caractères fondamentaux de la tradition que le félibrige va instituer.

Mise en place de la tradition.

De fait, les cérémonies suivantes prennent un tout autre caractère. Celle de Forcalquier, par exemple, consacre la place des félibres au sein de l'authenticité locale. Tenue du 11 au 14 septembre 1875, elle est centrée sur la bénédiction de la chapelle Notre-Dame-de-Provence, suivie d'une fête littéraire et agricole. C'est à Forcalquier qu'est primé le cantique de Malachie Frizet, « Prouvençau e Catouli », devenu ensuite l'hymne de beaucoup de manifestations. Les félibres, les membres du jury et les vainqueurs des jeux floraux participent à un banquet au château de Berluc-Perussis, organisateur de ces jeux. La « caravane félibréenne », après l'abondant repas et quelques discours, prend le chemin de Forcalquier en passant par Mane qui, dit le chroniqueur, « ne s'était pas couchée pour la voir passer¹⁰ ». A Forcalquier, la caravane tombe au milieu d'une « pegoulado¹¹ ». Elle est acclamée par la foule et les félibres se laissent porter vers la mairie où l'Orphéon exécute des airs provençaux, et où le maire les accueille par un discours en provençal. Le maire les invite ensuite au cercle du commerce où un « punch » leur est servi, « avec une cordialité et une courtoisie toutes provençales¹² ». La seconde journée est consacrée aux cérémonies religieuses, et la troisième aux fêtes littéraires – ponctuées de trop de discours en français, au goût des félibres – suivies de la remise des prix du concours agricole. La dernière journée commence par un festival de musique, suivi d'un banquet et d'une série de discours, dont celui du maire saluant en ces termes les félibres : « partout, le peuple se rassemble sur leur passage, et les belles dames et belles filles de Provence se rassemblent pour entendre et applaudir leurs beaux vers et leurs joyeuses chansons ». « La fin du banquet, nous dit le chroniqueur, se transforma en joyeuse félibrée ». Il réserve donc le nom de félibrée à « l'explosion poétique » qui prend place à la fin du banquet, laissant ainsi à d'autres domaines de sociabilité les manifestations précédentes, qui en sont souvent le préalable indispensable.

A ce moment, les traits traditionnels de la félibrée sont fixés. Elle

10. *Lou libre de N. D. de Prouvenço*, Forcalquier, 1876, p. XXVI.

11. Pegoulado : Retraite aux flambeaux (définition du *Trésor du félibrige*).

12. *Lou libre de N. D. de Prouvenço*, Forcalquier, 1876, p. XXVI.

peut se dérouler au milieu d'une manifestation populaire et traditionnelle, mais ne saurait se confondre avec elle car les félibres visent un but plus général et à double sens : faire prendre conscience au peuple, saisi en pleine action, de la dignité de ses traditions, de sa dignité de race disait-on à l'époque ; de son identité, dirait-on sans doute aujourd'hui. Obtenir de ce peuple, en retour, la reconnaissance d'être les garants et les gardiens officiels, en quelque sorte, de son authenticité. Le peuple applaudit lorsque la caravane félibréenne passe. Il salue ses représentants. Dès lors, il n'y a aucune confusion possible avec les formes de sociabilité rencontrées, fussent-elles typiquement locales. On peut penser par exemple aux orphéons et fanfares de villages, qui accueillent souvent les félibres ou, simplement, animent la fête lors de leur passage. Ils jouent devant les félibres mais ne se mêlent pas à eux, ne leur parlent pas. D'une manière générale, la félibrée s'installe dans une manifestation locale, ou la suscite autour d'elle, sans jamais chercher à s'y confondre. A certains égards, les « caravanes » félibréennes pourraient donc préfigurer le type de sociabilité qui va naître au XX^e siècle avec le tourisme avide de couleur locale et désireux de participer à des fêtes typiques. Elles ont en commun le souci de l'authenticité, le décalage par rapport aux autochtones, et cette extériorité qui, pour l'essentiel, va s'accroître. Mais elles ne peuvent lui être complètement assimilées parce que les félibres partagent la culture des pays qu'ils visitent ou, dans le cas des cigaliers de Paris, la retrouvent, et surtout parce que leur présence a, à la fois un but festif et militant : être un modèle de sociabilité et, grâce à lui, contribuer à la maintenir sous une forme correcte dans la population, c'est-à-dire, pour l'essentiel, préserver l'usage de la langue et des traditions.

A partir des années 80, se constitue donc une pratique félibréenne autour de laquelle se greffent variantes et polémiques, nées de la difficulté à concilier le charme d'une cérémonie limitée à un cercle d'initiés, et la volonté d'être un modèle de « sociabilité correcte », c'est-à-dire respectueuse de sa langue, pour les populations méridionales. Appuyé sur sa tradition, sur la gloire « nationale » de Mistral et sur maintes gloires locales, le félibrige, grâce à ces banquets, est aussi un lieu que tiennent à investir, fut-ce momentanément, nombre de notables, pour des raisons qui ne sont pas forcément communes, mais s'estompent au moment des retrouvailles et renforcent le prestige des félibréjades. L'apolitisme constamment affiché permet en effet la coexistence plus ou moins pacifique de républicains qui viennent confirmer là leur ancrage local, et de conservateurs pour qui le retour aux traditions peut prendre des formes plus revendicatives. Au moment de la félibréjade, comme cela fut maintes fois répété, « nous sommes tous des amis, nous sommes tous des frères », quelle que soit la forme politique sous laquelle on conçoit l'accomplissement de cette unanimité.

Les deux niveaux de la félibréjade.

Le déroulement de la félibréjade met en scène le rapport entre le peuple et ses représentants, mainteneurs de ses traditions. À côté des banquets organisés à l'écart de la foule, comme aux Baux, en 1892,¹³ apparaissent de plus en plus souvent des fêtes en deux temps, laissant au peuple la possibilité, sinon d'intervenir, du moins d'assister, comme à Uzès, la même année. Entreprenant sa relation dans le journal *l'Aïoli*, Marius André oppose tout d'abord ces fêtes à celles du 14 juillet. « S'il n'y a rien qui distingue un 14 juillet dans une ville de Provence d'un 14 juillet dans une autre ville de Flandre, il n'y a rien de plus différent qu'une félibréjade à Martigues, par exemple, et une autre à Alès ou à Ganges ; c'est grâce à l'heureuse complicité des traditions locales honorées, grâce à la beauté changeante des paysages qui les entourent, la plus grande diversité dans cette unité qu'est la splendeur d'un même soleil¹⁴. » Ces fêtes ne sont donc pas celle de la République, décrite comme unificatrice, mais celles de chaque ville en particulier. D'où la nécessité de faire intervenir les gens du cru, ne serait-ce que pour combattre l'impression d'uniformité que pourrait donner la répétition d'un même rite avec les mêmes personnes, à des endroits que les paysages ne suffisent pas à différencier. La félibréjade d'Uzès commence donc le dimanche matin, devant toute la population venue avec le maire, la musique et les farandoleurs recevoir les félibres, les accompagner à la mairie, puis à l'inauguration d'une plaque et à un sermon du père Xavier de Fouvières, à la cathédrale. Les jeux floraux se déroulent l'après-midi, et se concluent par un banquet de cent cinquante convives dans la cour de la mairie. La partie publique de la félibréjade se termine avec le bal qui la cotoie. La population d'Uzès aura donc pu voir passer et « acclamer » les félibres. Qu'en était-il exactement de l'accueil qu'ils recevaient ? La presse félibréenne le décrit le plus souvent enthousiaste et massif. Il est difficile de faire le partage entre la curiosité et l'enthousiasme, d'autant plus que les félibres se mêlent souvent à une fête locale, et que « l'estrambord », l'enthousiasme attribué à l'arrivée de ceux-ci, vient aussi de la joie issue de celle-là. Mais le but de la félibréjade est désormais clair : elle est à la fois rencontre et spectacle, sociabilité et mise en scène de la sociabilité.

Vient ensuite le second temps d'une rencontre plus intime. Une grande partie des félibres étant partis dans la nuit ou le lendemain matin, ceux qui étaient restés furent invités par la duchesse à une félibréjade intime au château. « Une trentaine se rendirent à cette délicate invitation. Là, dans ce fier palais où dorment quatre troubadours, les félibres sont dans leur

13. *L'aïoli* n° 53, 1892, p.1. Je remercie Bernard Giely et l'association ?Prouvenço! de m'avoir permis l'accès à un fonds très riche d'ouvrages et de revues félibréennes.

14. *L'aïoli* n° 61, 1892, p.1 (Marius André).

milieu comme ils l'étaient la veille. N'avons-nous pas dit qu'ils étaient la plus haute expression de l'âme du peuple? Et un peuple ne se compose-t-il pas de son aristocratie autant que de ses bourgeois et de ses paysans¹⁵? ». On entend les échos de la fête et du bal qui se poursuivent dans la ville, mais la seconde félibréjade se déroule à leur écart, dans les murs du château, même si le chroniqueur n'hésite pas à avancer audacieusement que c'est toujours avec le peuple.

La félibréjade oscille donc entre la réception publique et la réception privée, juxtaposant parfois les deux, sans jamais se confondre complètement avec une forme de sociabilité locale. Les années 90, avec les voyages dans le midi des félibres parisiens, en particulier, multiplient les occasions de manifestations poétiques. Si ces dernières se déroulent en même temps que des fêtes locales, elles s'en distinguent nettement. Ainsi à Carcassonne, en 1893, la fête de la sainte Estelle coïncide avec celle des moissonneurs, mais ne fait que la croiser. A neuf heures, la foule se presse sur la place aux herbes, en chantant. Pendant ce temps se forme le cortège des félibres, qui se met en marche à onze heures trente, traverse la foule pour se rendre à la cite où sont dressées les tables d'un banquet de 150 personnes. Après les toasts, chants et discours traditionnels, et au moment où le banquet se termine, survient le cortège des moissonneurs. Leur chef offre des fleurs à Mistral et ce dernier lui lance « et moi aussi, amis, je suis faucheur et fils de faucheur comme vous¹⁶ ». C'est la conjonction rêvée par le félibrige, du peuple et de son incarnation symbolique, à qui l'occasion est donnée d'affirmer leur commune origine. Et les moissonneurs, comme tous les groupes qui se montrent généralement à la fin des banquets, se contentent de saluer les convives les plus prestigieux avant de retourner à leur propre fête. *L'Express du midi* décrit ainsi la fin de la journée : « Devant un public d'élite composé des personnalités les plus marquantes dans la politique, les arts et les sciences aussi bien que de la partie la plus sélect du high life carcassonnais, a commencé à huit heures trente la représentation de gala donnée en l'honneur de Mistral¹⁷ ».

Les fêtes de Carcassonne donnent un bon exemple de la félibréjade telle que le félibrige la conçoit et voudrait la voir se perpétuer. A la sociabilité proprement félibreenne, basée sur l'exaltation commune autour de la langue et de la poésie provençale, vient se greffer la rencontre avec le peuple provençal, lui-même en train de célébrer comme il se doit ses traditions, confirmé dans la dignité de ses actes, et confirmant le rôle de ses poètes. Dans ce jeu de miroirs, on peut alors projeter tous les rêves sur la renaissance du pays ou exalter, comme le fait Mistral, le monument d'illusion que l'on est en train de construire.

15. Ibidem, p.2.

16. *Revue félibréenne*, t.IX, p. 111.

17. *L'express du midi* du 19. 5. 1893.

Le félibrige officiel s'installe dans cette perspective et l'*Armana* provençau de l'année 1895 annonce ainsi sa relation de l'année précédente : « Si les affaires de la politique sont confuses comme un voyage de gerbes d'avoine, nous, les félibres, n'avons qu'à nous louer de la bénédiction de Dieu reçue tout au long de l'année. Nous en avons à vous raconter, des félibrejades¹⁸ ».

La neutralité problématique.

On a effectivement l'impression, à lire les *Armana*, que la félibréjade est le lieu privilégié de la sociabilité félibréenne, hors du temps et de la politique, lors duquel règne la langue provençale et où se réalise le moment attendu pour la société toute entière, où « nous sommes tous amis, nous sommes tous frères ». Mais il n'est pas facile de vivre une sociabilité en représentation, et l'évolution de la félibréjade, comme la façon de la concevoir, est rapidement tiraillée entre plusieurs tendances.

Cela est perceptible dès 1894, à Avignon, lors des fêtes de la Sainte-Estelle. D'après la relation qu'en fait le journal *l'Aïoli*, après une tournée qui les a menés à Cadenet et à Orange, les félibres se retrouvent à Avignon le lundi matin. « Tout Avignon est sur pied ». La foule envahit le jardin où doit être inauguré le buste de Roumanille, un des fondateurs du félibrige. L'harmonie avignonnaise fait retentir quelques airs avant une série de discours terminée par Maurice Faure qui fait, dit-on, une superbe improvisation en provençal. Après cette rencontre devant le peuple, les félibres se retrouvent à l'hôtel du Louvre pour un banquet de cent personnes, à la fin duquel on remplit la coupe. Mistral se lève alors et « au milieu d'un grand silence, coupé de temps en temps par le tonnerre des applaudissements, déclame son admirable discours ». Il est suivi par de nombreux orateurs, dont le dernier « boit à l'autonomie des provinces et aux cités libres et soulève un délire auquel personne ne s'attendait, aux cris cent fois répétés de : vive le fédéralisme¹⁹ ! ». De fait, cette dernière envolée fut diversement appréciée, et l'*Almanach du midi* écrit à ce sujet : « beaucoup de vieux félibres, qui ne comprenaient rien, s'en allèrent en matière de protestation, et ceux qui étaient restés fidèles à leur terre natale furent véritablement électrisés, et l'on se rappelle que M. Carrère fut porté en triomphe, Mistral l'embrassa en pleurant de joie (...), et l'on peut dire que de là date le félibrige d'action²⁰ ». La version du *Viro soulèu*, organe des félibres parisiens, est sensiblement différente. Les discours se perdent dans le brouhaha des conversations particulières. « En vain Mistral s'est levé, en vain a-t-il protesté contre l'indécence de ce

18. *Armana Prouvençau*, 1895, Pourtissoun (éditorial).

19. *L'Aïoli* n° 131, 1894, p.2 (F. de Baroncelli).

20. *Revue félibréenne*, t.X, p.343.

tapage, le bruit est allé grandissant. » De plus, ajoute le chroniqueur, « nous avons assisté à un spectacle qui eût été fort divertissant en d'autres lieux. La coupe conférant le droit à la parole, il nous a été donné de voir cette chose étonnante : la chasse à la coupe. Tous voulant parler, tous voulaient la coupe. Nombre de félibres sont sortis éccœurés²¹. »

Le point sur lequel s'accordent les deux derniers articles est la sortie protestataire de quelques convives, mais les motivations présentées divergent sensiblement : conflit de générations, assorti de réticences devant l'entrée de revendications politiques jusque là soigneusement enveloppées dans la poésie des propos ; éccœurement devant la perte de la convivialité originelle pour une lutte d'influence marquée par la « chasse à la coupe » et la volonté de prendre la parole. La sociabilité vole alors en éclat pour quelques-uns parce que ses formes élémentaires ne sont pas respectées : respect d'un code de bonne tenue, et mise à l'écart de tout ferment de discorde, politique en particulier. Or le problème se pose incontestablement en ces années quatre-vingt dix, et continuera à se poser dans la décennie suivante : une association qui veut la renaissance, non seulement d'une littérature, mais d'un pays tout entier, à travers sa langue et ses traditions, peut-elle échapper aux implications politiques de cet objectif, tout en continuant à le poursuivre et à maintenir la bonne entente entre ses membres, et en particulier ce lieu de sociabilité qu'est le banquet ? Autour de cette question se nouent les tensions et conflits qui, significativement, émergent toujours à l'occasion de la félibréjade, et de ce l'on veut qu'elle soit. Nous allons brièvement les parcourir.

La tentation du privé.

Se donner en spectacle, fut-ce momentanément, et sans véritable contact avec les spectateurs, implique que la rencontre ait un caractère public. Or le félibrige est une association qui va vers son cinquantenaire, dont l'histoire commence à être écrite, et les traditions bien établies. Ses membres ont plaisir à se retrouver et ne voient pas toujours d'un bon œil l'irruption du monde extérieur. D'où une tendance permanente à la reprivatisation des cérémonies, à la délimitation de l'espace dans lequel vont se retrouver les convives. La Sainte-Estelle de 1896 est annoncée en ces termes : « Les félibres félibréjant seront seuls admis au banquet. Il est juste, Dieu merci, que pour une fois nous soyons un peu en famille »²². Cette félibréjade se déroule pourtant en même temps que des fêtes camarguaises, et les gardians vien-

21. *Lou Viro soulèn*, année 1894, p.48.

22. *L'aïoli* n° 200, 1896, p.1.

dront d'ailleurs les accueillir, mais c'est « en famille » que se déroulera le banquet. Ce thème est repris en 1898 par Berluç-Perussis, lors d'un discours aux visées politiques par ailleurs explicites : « Si nombreuse et si belle que soit cette assemblée, j'ose presque dire que nous voici en famille (...) et puisque nous voilà dans une sorte d'entre-nous, causons, si vous le voulez bien, de nos affaires²³. » On prendra d'ailleurs des précautions de plus en plus précises pour éviter que des éléments extérieurs à la famille aient l'occasion de s'insinuer. La convocation pour la Sainte-Estelle d'Arles, en 1905, précise : « Pour éviter que des personnes étrangères envahissent le lieu de l'invitation, comme cela est arrivé parfois, un service d'ordre rigoureux sera établi, et les adhérents devront présenter à l'entrée leur convocation, contresignée par le président d'un des groupes affiliés au félibrige²⁴. »

Il devient alors possible que la sociabilité félibréenne investisse la sphère privée. Ainsi à Alès, en 1897, à l'occasion de l'achèvement de sa maison, un commerçant, père de félibre, invite une trentaine de convives, et le repas se termine par des poèmes et chants provençaux. L'architecte est présent. Notons qu'il n'a pas construit une maison provençale traditionnelle, et que le plan est si original qu'il figure à l'exposition des Champs Elysées. Mais toutes les inscriptions de la maison sont en languedocien ! La journée est qualifiée dès le début de « belle félibrée²⁵ ». La langue provençale revient en des lieux où elle avait disparu, hors des cérémonies officielles. L'extension de ces pratiques serait un signe de la propagation des pratiques félibréennes, susceptibles de s'implanter dans de nouveaux lieux de sociabilité. Mais j'ai trouvé très peu d'exemples de ce type. Quelques mariages ou inaugurations, toujours étroitement liés au noyau félibréen, constituent les seules réalisations de félibréjades ancrées dans d'autres pratiques sociales. La sociabilité félibréenne, si elle est arrivée tant bien que mal à fonctionner au sein du groupe, est restée dans ce cadre, sans diffuser significativement son modèle à l'intérieur de la société provençale.

La félibréjade menacée.

On peut d'ailleurs penser que les félibres ne visaient pas une telle extension, tant sont nombreuses les mises en garde contre les dénaturations et contrefaçons. C'est qu'il ne s'agit pas seulement de banqueter, bien au contraire. Il faut maintenir une dignité liée aux objectifs de l'association et rappeler constamment, comme en 1911, qu'une « véritable félibréjade ne

23. *L'aioli* n° 282, 1898, p.1.

24. *Vivo Prouvenço* n° 5, 1905, p.1.

25. *L'aioli* n° 229, 1897, pp.3-4.

26. *Vivo Prouvenço* n° 82, 1911, p.1.

doit et ne peut être, et n'est, à la vérité, rien d'autre qu'une manifestation nationale du peuple d'oc, dans sa langue d'oc et dans son âme d'oc²⁶ ». Que dire alors de manifestations qui ne respecteraient aucun de ces trois caractères, sinon s'indigner? L'organe félibréen *Provenço* le fait à propos d'une fête organisée par le félibrige lusitanien, à Paris, et intitulée « Fête de l'entente cordiale latine ». Le programme annonce une excursion à Argenteuil, une visite des moulins historiques et, après le déjeuner, une cour d'amour et l'élection de la reine du félibrige lusitanien. Les dames sont tout particulièrement invitées, et le journal souligne avec réprobation que les enfants au dessous de dix ans paient demi-prix. Des enfants à une félibréjade! Aussi conclut-il sévèrement : « Les Portugais ont le droit d'être gais, comme dit la chanson ; mais c'est égal, ils dépassent un peu les bornes. Et vraiment, nous félibres, qui prenons le félibrige au sérieux et palpitions dans l'émotion de son idéal, n'avons-nous pas le devoir de nous insurger contre l'abus que tant de braves gens font depuis quelque temps du vocable sacré qui surgit à Font-Ségugne²⁷. » Mise à part la présence iconoclaste des enfants, le programme n'a pourtant rien qui tranche complètement avec celui d'une félibréjade où on assiste parfois, également, à l'élection de la reine du félibrige. Mais on voit bien que le plus choquant est dans l'absence de référence aux textes et à l'esprit des fondateurs. La convivialité à l'état pur, dépourvue du souci de dignité, est plus tolérable quand il s'agit de réunir des Provençaux vivant loin de chez eux. Le maire de Mustapha, en Algérie, organise un banquet où chaque convive doit payer deux sous toutes les fois qu'il parle français. Cette pratique retournée du fameux « signe » des écoles provoque de grandes parties de rire, et ce joyeux banquet est qualifié de félibréjade²⁸. C'est toutefois un exemple atypique, au milieu d'une foule d'autres conformes au modèle classique.

La tradition est donc jalousement gardée par rapport aux tentatives d'imitation, à vrai dire peu nombreuses. Elle est aussi un moyen de critiquer les félibréjades qui s'en écartent trop, en particulier en négligeant la langue. Les réflexions ne manquent pas, à ce propos, sur ceux qui « n'osent même pas parler provençal »²⁹, montrant par leur fréquence et leur précocité l'acuité du problème. Avec la langue, on est au cœur de l'idée félibréenne, et son abandon serait désastreux. Les rappels à l'ordre sur ce point ne peuvent donc prêter à discussion. En revanche, la félibréjade est également menacée par un problème sur lequel on est beaucoup plus discret, celui de la qualité des repas et de l'importance qu'y attachent les convives.

27. *Vivo Provenço* n° 8, 1905, p.4. Le même journal contient p.3 le récit d'une félibréjade « correcte » à Sète.

28. *L'aioli* n° 297, 1899, p.4.

29. *L'aioli* n° 240, 1897, p.3. « Réflexions d'un félibre provençal ».

Or il est certain que la nature le plus souvent « spartiate³⁰ » de la nourriture peut affecter la cérémonie. A Chateaufort, en 1897, l'Armana décrit une félibréjade classique, évoquant un discours de Garcin « dont la parole fine et abondante nous fit, un moment oublier la faim ». Les témoins se souviennent pourtant que « les gosiers trop secs et l'heure trop avancée ne permirent pas d'écouter comme on l'aurait dû ». Et quand la table est atteinte, trois kilomètres (à pied) plus loin, c'est la ruée : « le pillage commença : les plus avisés se précipitaient sur les corbeilles de provision et quand ils tenaient une bouteille et qu'ils en avaient versé autour d'eux, ils la cachaient sous leur table »³¹. A trop négliger l'aspect matériel du banquet, on le voit cruellement reprendre le dessus.

C'est là un problème mineur, en définitive, face à l'accusation plus grave, et inverse, reprochant aux félibres de vouloir avant tout banqueter. Ainsi sont-ils traités peu aimablement en 1898 de « taulejaires e esquicho-bougneto³² », mais il est vrai que l'apostrophe vient de Marseille, et d'une revue qui a pris ses distances. Le bilan est plus sévère s'il vient de l'intérieur. La même année, le *Viro souleu* proclame Daudet « le plus grand félibre », et appuie cette déclaration paradoxale en remarquant que les félibres sont arrivés jusqu'à maintenant « à écrire des histoires drôles (cascareleto), à manger des regardelles et à se casser, une fois par an, à sainte Estelle, des pierres d'admiration sur le nez³³ ». Plus de dix ans après, dans un autre bilan sévère, Jules Ronjat constate : « Les Provençaux ont écrit des livres rares et chers, ils ont nourri leur vanité de compliments et de titres, et leur ventre de banquets³⁴. » Et il s'appuie sur un article récent de la *Cigale languedocienne* : « trop de fêtes, trop de musiques, trop de discours et pas assez de discussions ».

Si l'on met à part le problème de la nourriture déficiente, puisque les félibres peuvent aussi bien être raillés parce qu'il mangent mal, qu'accusés parce qu'il pensent trop à manger (et ce n'est d'ailleurs pas incompatible), il reste l'image qu'ils offrent, d'un groupe surtout préoccupé de l'organisation de ses fêtes, et de la gratification qu'elles leur procurent. C'est là, d'une certaine manière, le signe que la sociabilité félibréenne a fonctionné puisque, bon an mal an, les fêtes se sont tenues, même si l'organisation n'a pas toujours été à la hauteur. Mais cette sociabilité, qui suffit incontestablement à beaucoup, se retourne contre l'objectif ambitieux de diffusion d'une renaissance nationale. Limités à eux-mêmes, les banquets félibréens peuvent être satisfaisants pour ceux qui y participent. Mais il leur devient difficile d'être un modèle,

30. *L'aioli* n° 312, 1899, p.3. « Grisé sans doute par le lyrisme plus que par le vin de la félibrée, laquelle est toujours assez spartiate... »

31. Cité dans René JOUVEAU, *Histoire du félibrige (1876-1914)*, Nîmes, 1971, p.249.

32. *L'aioli* n° 288, 1898, p.4. Cite l'*Armana Marsibes pèr 1899*.

33. *Lou Viro souleu*, 1898, p.4 (Henri GIRAUD).

34. *Vivo Prouvenço* n° 68, 1910, p.1. Article intitulé : « Resulto » (résultats).

voire un idéal, pour ceux qui les observent et y voient la sociabilité, beaucoup plus que le sens profond, quasiment spirituel, qu'elle veut incarner. La félibréjade est tiraillée entre la sociabilité vécue et l'aspiration à un idéal, forcément déçue mais toujours renouvelée. Et nombreux sont les félibres qui se font, dès les premiers temps, l'écho de cette inquiétude.

Le modèle de sociabilité méridionale constitué par les félibréjades est donc problématique. Il est critiqué, en quelque sorte, à son corps défendant, parce qu'il fonctionne au premier degré, comme forme de sociabilité entre les félibres, alors qu'il a la prétention d'être beaucoup plus. La félibréjade se transforme très rarement en fête populaire, se fondant en quelque sorte dans le peuple (je n'ai pu retenir qu'un seul récit de félibréjade correspondant à cette ambition sur toute la période étudiée³⁵). Elle revêt, dans la très grande majorité des cas, sa forme traditionnelle. Elle peut alors être aussi bien appréciée, de l'intérieur, pour la qualité de sa sociabilité, que critiquée pour les mêmes raisons. Le modèle ne fonctionne pas de la même façon selon l'observateur. La forme quasi religieuse sous laquelle sont perçus les banquets par les plus convaincus des félibres suscite le plus souvent, de l'extérieur, l'indifférence, quand ce n'est pas la raillerie. D'où la connexion difficile avec d'autres formes de sociabilité, traditionnelles ou non, auxquelles la tradition félibréenne ne peut, ou ne veut se lier.

Ainsi lorsqu'une association liée au félibrige et susceptible de prolonger son action, comme les excursionnistes marseillais, se joint à elle, c'est sans que la fusion s'opère. Quand les excursionnistes marseillais viennent rencontrer Charloun Rieu au Paradou, ce n'est pas une félibréjade, car ils ne peuvent à eux seuls garantir l'authenticité de la cérémonie³⁶, et quand ils participent à une félibréjade, c'est de loin : « Midi. Pendant que les excursionnistes marseillais cherchent l'ombre du parc pour le repas, les félibres se dirigent vers la table dressée sous les marronniers, ornée d'une manière qui fait plaisir à voir³⁷. » Le partage traditionnel se perpétue³⁸. Les difficultés auxquelles se heurtent les félibres sont à la mesure de leur ambition : instituer une sociabilité qui soit un modèle pour la société toute entière, commencer par la faire fonctionner entre eux tout en prônant sa diffusion et s'exposer ainsi, comme nous l'avons vu, aux inévitables tensions d'un groupe qui veut à la fois se maintenir et s'ouvrir à l'extérieur.

Pierre PASQUINI.

35. *Vivo Prouvenço* n° 45, 1908, p.5. Récit d'une félibréjade à Cuers (Var).

36. *L'aïoli* n° 264, 1898, p.4.

37. *L'aïoli* n° 315, 1899, p.1.

38. Du moins jusqu'à la mort de Mistral (1914). Nous avons limité notre étude à cette période. La félibréjade se perpétue jusqu'à nos jours. Voir à ce propos Françoise LAUTMAN, « La Sainte Estelle à Saint Junien », et Arlette SCHWEITZ, « Sous les feux de la Sainte Estelle », dans *Ethnologie française*, 1988-3, p. 298-302 et 303-313.